

Opinions

## Anglais, allemand, français: la question linguistique est aussi une affaire individuelle

**ÉDITORIAL. Le débat sur les langues est reparti en Suisse, nous l'abordons dans une série de tribunes et d'analyses. Plaidoyer pour une approche pragmatique et personnelle**

Nicolas Dufour

2 min. de lecture

Bien sûr, il y a de quoi s'inquiéter quand Berne ferme des classes bilingues, ou quand des cantons alémaniques envisagent de renoncer au français en primaire. Il s'agit de vrais reculs là où la société devrait avancer.

On peut même être stupéfait que la Suisse, si prompte à se gargariser de sa richesse linguistique et culturelle – quatre langues, etc. –, en soit si peu loin en matière d'enseignement bilingue. Que celui-ci demeure un privilège de nantis dans des écoles privées est choquant. Il ne s'agit pas là d'une rigide position de principe: les familles le souhaitent. Le conseiller d'Etat valaisan Christophe Darbellay, président des ministres cantonaux de l'Education, racontait récemment dans nos colonnes que son canton en est à tirer au sort les chanceux qui auront des cours en français et en allemand, tant la filière a de succès.

Découvrez notre cycle de tribunes sur la question des langues

### L'attrait culturel plutôt que la victimisation

En parallèle aux défis institutionnels, on peut aussi plaider le pragmatisme. Pousser des cris d'orfraie parce qu'un Alémanique et un Romand se parlent en anglais ne fait rien avancer. L'expression, dès lors la langue, est comme l'eau, elle cherche son cours en ne s'embarrassant d'aucun obstacle.

La langue est affaire d'attraction. Un idiome devient désirable par attrait professionnel ou par cote culturelle. L'allemand compte, non seulement pour la Willensnation, mais parce qu'il pèse en termes d'employabilité. De son côté, la culture populaire élargit les horizons, on le voit et on l'entend avec les langues dans la musique ou les séries. L'anglais recule là où une offre excitante et un dispositif adéquat font alternative. Sur le plan helvétique, qu'une série ait enfin été produite en partie en romanche, l'année passée, et soit visible par tout le pays, ne vaut-il pas dix débats sous la Coupole?

### C'est dans nos pratiques que se joue aussi ce débat

Et puis, la bataille des langues se joue aussi dans nos bouches comme dans nos têtes. Un collègue, un ami, qui dit «attends, j'ai un call» ou «je te partage mes idées» fait autant de mal qu'une décision de ministre. Les grands «Sale» collés sur nos vitrines de soldes sont commodes pour toutes les régions, ils représentent aussi une pâte mentale qui nous englu.

Ce sont nos constants emprunts, notre pauvreté d'imagination verbale, notre asservissement à des jargons professionnels standardisés qui minent notre parole et notre pensée. Pencher

pour un franglais flasque – et ringard depuis quarante ans – au lieu de jouer du verbe, de chercher des termes chez les cousins belges ou québécois nous ramollit. La soumission croissante à la langue déjà dominante, l'abaissement par fascination grégaire rongent toutes les langues autant que les mauvais choix des Etats.

La tribune de François Grin: Multilinguisme et plurilinguisme, pourquoi c'est important

Les éditoriaux et commentaires du Temps expriment un avis sur un sujet d'actualité traité par ailleurs sur nos supports. En ce sens, ils se distinguent donc des articles standards et se caractérisent en général par un style plus vif.